

Extrait de : **La Paresse de Dieu**
de **Laurent Bénégui**
aux éditions **Juliard**

Je n'allais jamais seul au cinéma. Je ne supportais pas de m'asseoir au milieu d'une salle où je ne connaissais personne, je m'y ennuyais quelque fut la qualité du film et le nombre de spectateurs qui m'entouraient. Je n'aimais pas non plus manger seul, ni dormir seul. Ecrire des histoires était à peu près l'unique chose que je puisse accomplir hors de la compagnie des autres. J'étais grégaire au possible. Si mes cheveux avaient été frisés on aurait pu me trouver quelque communauté avec le mouton.

Pourtant ce jour là, je m'y étais rendu sans compagnie. Devant moi, la chevelure rousse d'une jeune fille reflétait depuis une heure et demie les couleurs chaudes diffusées depuis la cabine de projection. Autour d'elles les sièges étaient vides. Si les circonstances avaient été différentes, je l'aurai abordée, lui aurait demandé si son fiancé était en vacances, au travail, à l'étranger, ou si quelque mystérieuse raison l'avait incitée à ne partager son plaisir avec personne ? Enfin, pourquoi elle avait arrêté son choix sur ce film en particulier ?

Mais cette après-midi de Septembre, pas de temps pour discuter. Par téléphone j'avais prévenu les flics qu'ils me trouveraient au cinéma *Saint-André des Arts*. Je n'opposerais aucune résistance s'ils m'accordaient la faveur d'attendre la fin de la séance pour intervenir. Ils

avaient accepté. Probablement à cause du nombre d'affiches qui fânaient encore sur les murs de Paris.

Sitôt la dernière image évanouie, la jeune fille avait rejoint l'allée centrale. Au passage son regard s'était arrêté sur mon visage. A son froncement de sourcils j'avais deviné qu'elle se demandait si elle me connaissait, où elle avait pu me voir ? Je lui avais souri, elle avait répondu, puis avait franchi la porte. Comment pouvait-elle savoir que, dans l'hypothèse la plus favorable, le hasard ne nous remettrait pas en présence avant vingt ans ?

- Un peu moins si vous jouez les artistes dérangés, m'avait précisé mon avocat, un peu plus si vous ne vous constituez pas prisonnier rapidement.

- A quelle heure est la prochaine séance ? J'avais répondu.

Le couple derrière moi s'était levé à son tour. Au début ils avaient ri, puis à mesure que l'histoire progressait, s'étaient enfermés dans un silence absolu. Dans les dernières minutes j'avais identifié le froissement significatif d'un mouchoir en papier. Je m'étais retourné. La femme pleurait et les yeux de l'homme brillaient à l'identique. Pourtant, le type maugréa :

- Je déteste ce genre de film, c'est comme une trappe que l'on ouvre sous les pieds du spectateur...

Je l'avais imaginé plus tard, déclarant qu'il était inconcevable d'être à ce point ému par l'émotion. Sa femme le fixant intensément, se demandant pourquoi son mec n'était jamais capable de se laisser aller, qu'il baise,

qu'il mange ou qu'il rie, puis le plantant à l'entrée du métro en lâchant qu'un film était aussi un baromètre à cons.

Le fiel n'est jamais bon conseiller, mais de temps à autre cela procure un bien infini de s'emparer du premier objet lourd qui vous tombe sous la main et de le fracasser sur un os de crâne. Il m'était ainsi souvent arrivé de regretter que l'invention du langage articulé ait sonné le glas du règlement de compte à coup de gourdin. A priori mon esprit n'était pas conformé sur ce mode, mon physique était à l'avenant, rond, bonhomme, mon pas mesuré, mon regard ne transperçait rien, mon phrasé était doux. J'avais lu quelque part que mon allure pouvait évoquer celle d'un nounours mélancolique ou bien un danseur qui aurait pris du poids. L'arrière-arrière-arrière-grand père de mon arrière-arrière-arrière-grand père, en posant le pied dans la civilisation, avait fourré dans mon bagage une civilité certaine, un ulcère de l'estomac, des tics obsessionnels compulsifs ainsi qu'une sérieuse tendance à l'insomnie. Ainsi, nuit après nuit, je songeais avec nostalgie au temps révolu où le sommeil n'échappait à mes ancêtres que par crainte de se réveiller au matin les orteils bouillottés par un grand fauve. Ma mère disait :

- Tu n'es pas de ton époque.

A présent, le générique de fin déroulait ses ombres devant les six derniers spectateurs. Je laissais mon regard dériver sur leurs nuques, tentant de percer le mystère qui les poussait à s'intéresser à cette interminable

énumérations de noms, de fonctions et de remerciements. Personne n'imagine ce que ressent un réalisateur à l'idée que son film puisse être vu, puis aussitôt dissous dans le retour à la ville, la contravention sur le pare-brise ou la jupe légère d'une jolie fille, digéré en somme par la vie en si peu de temps. Ce générique avait le sel d'une précieuse prolongation arrachée à l'inévitable. Peu importait alors la raison pour laquelle ils restaient assis jusqu'au bout, qu'ils fussent cinéphiles, intermittents du spectacle, paraplégiques ou les trois à la fois, du moment qu'ils restaient.

Les lustres se rallumèrent, tout le monde avait quitté la salle. Je passais encore quelques moments à détailler l'écran redevenu inerte sur lequel tant de vies imaginaires avaient défilées. En gardait-il une trace, des parcelles de destins enchassées au coeur de ses grains brillants, un peu de mon existence également ? Je souhaitais croire un instant que le cinéma eût ce pouvoir, je serrais au fond de ma poche le ticket acheté une heure et demie auparavant. Un rideau vint couvrir l'écran. Alors je me levais.

Plus tard, dans ma prison, chaque fois qu'une porte claqua, je me souvins du bruit que fit ce jour là le siège en se rabattant.

Quinze hommes en uniforme m'attendaient dans la ruelle. En les voyant former un arc de cercle devant le cinéma, je regrettais de leur avoir demandé de m'attendre à l'extérieur. Ils auraient pu acheter leur place, nous en

aurions profité pour assister ensemble à la fin de la séance, on aurait approché les quarante payants.

Je demandais au commissaire qui m'arrêta pour homicide volontaire avec préméditation, s'il avait connaissance d'un système de comité d'entreprise au sein du ministère de l'intérieur, ou d'une organisation analogue qui puisse recommander certains films, voire fournir des places à prix réduits.

- C'est pas la peine de fanfaronner, il répondit en me présentant les menottes.

Je lui tendais les mains, déplorant que les fonctionnaires de police ne soient pas plus cinéphiles. Au passage je notais la présence de la jeune fille rousse au milieu des nombreux badauds. Cette-fois je lus dans son regard qu'elle me reconnaissait. Je n'avais pas pointé mon museau sur les plateaux de télévision pour rien, car il y avait bien de la sympathie dans ces yeux là.

En montant dans la voiture banalisée le commissaire me dit qu'il ne saisissait pas comment un garçon sensible et talentueux avait pu commettre un geste aussi barbare.

- Vous avez été voir mon film ?

- Non, fit l'autre... Je dois avouer que l'article du *Monde* m'en a dissuadé.

- Alors vous ne pouvez pas comprendre, concluais-je.

Sous le porche du palais de justice la discussion sur les avantages relatifs du cinéma récréatif et du cinéma d'auteur prit fin. L'inspecteur, au volant, reconnaissait ne pas être allé au cinéma depuis des années. Et encore

c'était pour voir *Robocop*, qui sonnait selon lui le glas d'une certaine idée de la police à dimension humaine.

- L'exact inverse de ce qui serait souhaitable dans nos banlieues où l'image des forces de l'ordre est à reconsidérer en totalité.

Je postulais que je me considérais, moi, comme un auteur récréatif, à la manière d'un Emir Kusturica.

- Un genre de... précisais-je, en toute humilité, car l'homme avait un diable de talent et des palmes en plus.

- Emir qui ? Demanda mon voisin.

- Un cinéaste yougoslave, je répondis.

- Ah, la Yougoslavie, ça c'est un sacré panier de crabes, approuva le commissaire.

Je leur demandais s'ils avaient vu *Le Temps des Gitans*, que je considérais comme une oeuvre majeure. Ils répondirent que les problèmes posés par les implantations sauvages de ces populations nomades n'entraient pas dans les attributions de la brigade.

Le planton du dépôt me fit signer mon admission et me glissa dans le même temps un exemplaire du *Pariscope* où figurait en bonne place cette relance publicitaire :

La fille de dos

un film de Raphaël Pyral

En exclusivité à Paris au Cinéma Saint-André des

Arts !

L'astuce des responsables de la promotion ne lassait pas de me surprendre, qui les poussait ainsi à transformer en événement exclusif, l'abîme où mon film avait dégringolé aussi sûrement qu'une purge dans un estomac encombré. Je n'éprouvais aucune rancœur contre la dite salle, bien qu'à mon avis *l'Intégrale Bergmann* y fasse des apparitions par trop récurrentes. L'oeuvre du vieux maître Suédois y trônait depuis des années, régulièrement visionnée par les étudiants en cinéma, un public assuré d'avance, au point qu'à force de passages entre les griffes du projecteur, les copies rayées évoquaient la crosse du pistolet d'un chasseur de primes. Certains hivers, ne manquaient à la salle qu'un revêtement lambrissé, un sauna et les délicieux attrait d'un bain glacé pour oublier qu'elle se situait plusieurs milliers de kilomètres trop au Sud.

Non, je n'avais rien de personnel contre l'endroit, mais tout de même, passer en trois semaines de vingt salles dans la capitale à une, eût ruiné le moral de tout cinéaste, fut-il le plus crédule envers l'espoir d'une humanité percutant le troisième millénaire, avide de curiosité et de générosité.

- Si vous pouviez le dédicacer sous la pub ? Précisa le planton. C'est pour ma fille, elle veut faire des études de cinéma, je lui ai toujours dit que ça ne la mènerait nulle part, mais enfin à treize ans, elle a encore le temps de se décider pour un vrai métier. Elle s'appelle Paméla.

J'écrivis sur le *Pariscope* : « Pour Paméla, fais ta vie comme tu la rêves ». Je n'avais jamais été un as de l'exercice. Le greffier fit la moue. Il grommela qu'à voir où j'échouais on pouvait déduire que mes rêves avaient mal tourné, mais que je ne m'inquiète pas, les neuroleptiques de la maison d'arrêt me procureraient un sommeil lourd et déshabité. Je rétorquais que depuis des millions d'années le cerveau était incarcéré dans le crâne et cela n'avait jamais empêché la pensée de se faire la belle. Il griffonna illico dans son registre : « Individu dangereux, à surveiller attentivement, propose de s'évader à la moindre occasion ».

La clenche métallique émit un bruit glacial. Deux matons m'entraînèrent à leur suite dans le long couloir sombre aux odeurs de pisse. Je glissais à celui qui paraissait le moins borné :

- Et vous, vous connaissez Emir Kusturica ?
- Je ne connais les détenus que par leur numéro de matricule, il fit.